

## POES

Quand le graffiti  
fait son cinéma



1. POES.

2. *Papillon*, 2024, acrylique sur toile, 75 x 120 cm.3. *Œuf chapeau*, 2024, acrylique sur toile, 150 x 100 cm.

66

De ses premiers graffs à l'adolescence dans le quartier de La Défense à son travail sur toile, POES a développé un univers rond, coloré et sucré, à l'humour iconoclaste pour raconter ses histoires autant que notre histoire.

Par Christian Charreyre

**E**nfant des années 1980-1990 – il est né en 1983 – POES s'est nourri de culture populaire, du rock de Nirvana à la bande dessinée – la ligne claire de Joost Swarte mais aussi, « dans le plus grand désordre », David B., Jochen Gerner, Winshluss, Crumb, Margerin – en passant par les classiques du cinéma américain – les Marx Brothers, Bacall et Bogart, Cary Grant... – découverts avec ses parents et ses frères, dans les salles du Quartier latin, les livres jeunesse aujourd'hui oubliés – Les Disparus de Saint-Agil, Le Club des Cinq, Bob Morane... –, sans oublier le choc esthétique des premiers tags devant la Fontaine des Innocents. Plus tard, c'est par les voyages – Berlin, une « ville envoûtante » où il a traîné pendant une dizaine d'années ; l'Italie, surtout Naples et Bari ; la Wallonie ; Moscou ; les Balkans ; les favelas brésiliennes ou les villages du Rajasthan –, souvent à la rencontre de graffeurs, que ce Lyonnais a forgé son identité artistique si personnelle.

### Quels souvenirs gardes-tu de tes débuts de graffeur à La Défense ?

C'était vraiment étonnant à vivre. Quand j'étais gosse, il y avait au bout de ma rue un gros contraste : sur la gauche, la dalle et les tours, des cadres pressés en costumes, des jeunes attirés par le centre commercial, beaucoup de personnes en transition vers je ne savais pas quoi... ; sur la droite, la fin de ce bidonville de Nanterre-Courbevoie que le béton a fini



67



68



69

par grignoter progressivement. On parle beaucoup d'insécurité de nos jours, mais les années 1990 étaient quand même assez folles avec des règlements de comptes violents entre bandes, parfois au fusil à pompe ! Avec les membres de mon premier crew, FATSK, nous avons tous grandi dans les trois villes autour de La Défense, le cœur de notre aventure. À partir de 2001, on se retrouvait pratiquement tous les soirs, parfois pour peindre mais souvent juste pour passer la soirée ensemble. Quand tu grandis dans un village, tu te promènes dans la campagne. Nous, les tours de la Défense étaient notre forêt, avec un labyrinthe souterrain quasi sans fin, et quelques drôles d'oiseaux...

#### Tu viens d'un graffiti qualifié de « pur et dur ». Comment le définirais-tu ?

J'ai commencé par faire des tags, puis des graffs ; c'est vraiment le point de départ de mon rapport à la peinture. Pour moi, le graffiti est d'abord un acte d'auto-affirmation sociale, libre et libertaire : j'affirme que j'existe, en exerçant toute la liberté de le faire où je le veux. C'est un acte gratuit, désintéressé, sans a priori par rapport à la classe sociale, la religion, la sexualité ou le genre. C'est magique, ça a sauvé et ça sauve encore plein de jeunes de bien des dérives. *It's only about style !* À titre personnel, je préférerais toujours un

tag bien fait, parfois un peu coulant et « dégueu », à un graff mal fait fait ou pire, même si c'est évidemment plus difficile à apprécier pour un néophyte. Stylistiquement, j'ai essayé de créer avec mes lettres un univers assez rond et très coloré, plutôt sucré. J'ai ensuite cherché à incorporer des personnages et des petits décors. L'idée était aussi de casser un peu le cliché – plutôt vivace jusqu'à il y a une dizaine d'années – d'un graffiti agressif, piquant et pointu. C'est là que l'influence BD de la ligne claire s'est clairement imposée.

#### Ton travail dans la rue est-il différent de ton travail d'atelier ?

J'ai très vite décidé de dissocier les deux. Le graffiti, notamment illégal, est ma soupape de sécurité, la nuit. Le jour, à l'atelier, j'ai totalement abandonné les lettres, pour développer un style très narratif autour de personnages et de formes. Je me suis aussi « enfermé » dans une pratique assez exigeante. Même si mon travail paraît assez facile et spontané, je passe des dizaines d'heures pour obtenir des aplats de peinture les plus rigoureux et propres possible. Aujourd'hui, j'adore cet équilibre entre ma vie à l'atelier, assez monacale, et le plaisir de réaliser des chantiers en extérieur, à la bombe, si efficaces et agréables. Les réactions des passants lors de mes interventions dans l'espace public sont toujours truculentes.

4. Blandine, 2025, acrylique sur toile, 150 x 100 cm.

5. Nature sublimée, 2025, acrylique sur toile, 90 x 130 cm.

6. La fuite, 2024, acrylique sur toile, 150 x 100 cm.

7. POES en résidence à la fondation Montessori à Marrakech, 2018.

#### Ta collaboration avec JoBer est-elle une respiration nécessaire, un besoin de garder l'esprit urbain ou juste un plaisir ?

Avec JoBer, nous nous sommes pris d'une passion commune pour la Mésopotamie et pour ce grand switch de la préhistoire, dont on ne sait pas grand-chose, à l'Histoire dont on peut lire les traces. Nous nous sommes lancés dans l'aventure de dépoussiérer la géniale et magnifique épopée de Gilgamesh, le tout premier récit épique de l'humanité, que nous adaptons dans des peintures monumentales. C'est aussi un grand plaisir de travailler ensemble parce que nous sommes copains depuis plus de 20 ans. Après avoir beaucoup peint et voyagé ensemble, nous arrivons





toujours à bien rigoler ! À deux, on peut bien plus facilement envisager sereinement de peindre des grandes surfaces en très peu de temps, et dans des conditions parfois « folkloriques ». Nous réussissons à mettre nos égos respectifs derrière nous, en essayant de réaliser les pièces les plus cohérentes et homogènes. Par exemple, nous prenons beaucoup de plaisir à finaliser des éléments que l'autre a tracés, ou à se renvoyer la balle dans les détails si possible toujours plus fournis.

#### La filiation de ton travail avec la figuration narrative est-elle une évidence ? Revendiquée ?

À la base, pas tant que ça ! J'ai découvert ce courant assez tard, mais c'est évidemment un très joli compliment. Bien sûr, quelque chose dans la bonhomie des peintures de Di Rosa me correspond assez bien ; Combas m'a vraiment mis par terre avec ses toiles géantes et son œuvre si prolifique, et j'aime beaucoup la sensibilité de Boisrond. J'admire ce style rock et libre, très *eighties*, et j'ai été bien

sûr séduit et influencé par la liberté et la tonalité de ces artistes. Mais je ne suis né « qu'en » 1983 et j'ai vraiment en moi cette autre liberté qui vient du graff. Certains de mes codes viennent aussi d'un mélange de rock, de BD et de pop culture, tout comme je suis très fan d'iconographie mésopotamienne et d'enluminures médiévales, du La Sécession viennoise (Klimt, Moser...) ou du Douanier Rousseau.

#### Comme les artistes de la Figuration narrative, tu refuses « l'art pour l'art ». N'est-ce pas une bonne définition de l'art urbain ?

Sûrement ! Je crois que, comme eux, je garde un œil bien amusé sur cette peinture contemporaine qui nous accueille à bras bien fermés.

**Tu présentes ton approche « colorée, surréaliste et souvent drôle » comme une réaction à la morosité et au conformisme actuels. Est-ce un « message » que tu souhaites faire passer ou juste un état d'esprit ?** J'essaie effectivement de ne pas trop en rajouter avec ma peinture

dans un monde moderne qui est bien gris, même si j'aime que d'autres artistes affrontent cette morosité de façon plus frontale. « *Style is the message* » de toutes façons, et je me rappelle aussi du grand Bill Plympton qui expliquait qu'à choisir, il fallait toujours partir sur une idée drôle, que personne n'avait plus le temps d'entendre l'autre version.

#### Est-ce important de ne pas se prendre trop au sérieux ?

J'espère même que c'est là tout l'essentiel. J'essaie surtout de m'amuser le plus possible, et j'ai la chance d'avoir trouvé un métier idéal pour ça !

#### Ton exposition chez Wallworks est présentée comme un road movie. Quel est le scénario que tu as voulu raconter ?

« Un peu comme dans un film » est surtout un voyage hyper immobile, où on croise une bonne pincée d'absurde, des personnages assez éberlués et des décors bien trop beaux pour être vrais. Il faut dire que j'aime beaucoup les plans fixes, qui offrent plusieurs degrés de lecture. À moins que ce ne soit un film sur le plaisir de peindre !

8. Poes x JoBer, *L'épopée de Gilgamesh - Tablette XI*, IC.ON.IC Festival, Amiens, 2021.

9. *Jungle Diane*, 2024, acrylique sur toile, 90 x 200 cm.

10. *La balade de Séprais*, Séprais, Suisse, 2020.

11. *Un jardin à la française*, Delhi, Inde, 2022.

#### À VOIR

« Un peu comme dans un film »

Jusqu'au 12 juillet 2025  
Du lundi au samedi de  
14h à 19h  
Galerie Wallworks

4 rue Martel 75010 Paris  
[galerie-wallworks.com](http://galerie-wallworks.com)

Instagram :  
@galeriewallworks

POES : @mr\_poes